Document généré le 21 avr. 2025 19:16

Laval théologique et philosophique

Hommage à Hans Urs von Balthasar

Jean-Guy Pagé

Volume 44, numéro 3, octobre 1988

URI : https://id.erudit.org/iderudit/400392ar
DOI : https://doi.org/10.7202/400392ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)
1703-8804 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Pagé, J.-G. (1988). Hommage à Hans Urs von Balthasar. *Laval théologique et philosophique*, *44*(3), 275–277. https://doi.org/10.7202/400392ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Laval théologique et philosophique, 44, 3 (octobre 1988)

HOMMAGE À HANS URS VON BALTHASAR

Le théologien suisse Hans Urs von Balthasar nous a quittés, deux jours avant d'être revêtu de la dignité cardinalice à laquelle Jean-Paul II venait de l'élever. L'Église reconnaissait ainsi à la fin de sa vie, comme pour Newman et de Lubac, la fidélité sans faille qu'il lui avait montrée et les services qu'il lui avait rendus. Il faut dire qu'il y a quelques années déjà le pape lui avait accordé le premier prix Paul VI, décerné à un théologien dont l'œuvre avait été particulièrement utile à l'Église. Mais le Seigneur, par une de ces ruses dont il a seul le secret, est venu le cueillir avant qu'il reçoive de fait l'honneur du cardinalat: comme s'il voulait lui signifier, et nous signifier en même temps à nous, que les honneurs humains, fussent-ils ecclésiastiques, ne sont rien en comparaison de l'entrée dans sa propre gloire divine. Balthasar contemple maintenant cette gloire de la croix qu'il a cherché à pénétrer et à manifester par une des parties les plus importantes de son œuvre théologique. D'ailleurs, il me semble que, tel que le connaissaient ceux qui l'avaient approché, l'honneur du cardinalat l'aurait mis quelque peu mal à l'aise: il ne pouvait cependant qu'être très heureux que l'Église reconnaisse ce qu'il avait fait pour elle. Car il lui avait vraiment consacré tout son talent, toutes ses énergies, toute sa vie, tout son être. Il est bon que l'Église sache parfois reconnaître ce que certains de ses fils ou de ses filles font pour elle, même si ceux-ci et celles-ci doivent travailler d'abord et même uniquement pour l'amour de Dieu et de leurs frères et sœurs.

Au plan intellectuel, Balthasar était un géant. On peut même dire qu'il était un astre à part dans le ciel de la théologie. « L'homme le plus cultivé du XX^{e} siècle », a osé écrire de lui le cardinal de Lubac. Cet homme connaissait bien les Pères de l'Église et les grands théologiens du Moyen Âge et de l'époque moderne. Il avait fréquenté de façon approfondie les philosophes anciens et aussi les modernes, surtout les Allemands (Kant, Hegel, Fichte, Feuerbach, Nietzsche, etc.). Il s'était familiarisé avec diverses littératures, surtout l'allemande et la française (il avait traduit certaines œuvres de Claudel, de Péguy et de Bernanos). Il avait côtoyé assidûment au moins certains courants de la pensée protestante contemporaine: comme pour la pensée philosophique moderne, il savait en mesurer à la fois les grandeurs et les limites. Il eut de célèbres discussions avec Karl Barth, discussions qui pouvaient se terminer à l'occasion par une exécution au piano d'une œuvre de Bach par les deux grands théologiens. Balthasar appartenait à ce type de théologiens qu'on rencontrait au Moyen Âge entre autres, comme un saint Thomas d'Aquin, qui possédaient en théologie et en philosophie

une sorte de savoir encyclopédique, ce qui semble pour ainsi dire impossible aujourd'hui par suite du développement prodigieux de toutes les sciences ; il était aussi un humaniste comme il en existe malheureusement trop peu de nos jours.

Et pourtant, cet homme demeurait très humble et très simple. Ceux qui siégeaient avec lui à la Commission internationale de théologie étaient frappés de son humilité : elle trahissait la vraie grandeur. Ce géant de l'intelligence répondait personnellement au moindre mot qui lui était adressé et recevait à son appartement de Bâle les personnes, étudiants entre autres, qui désiraient le consulter. Il savait aussi féliciter tout effort intellectuel, même s'il en découvrait, plus rapidement que tout autre, les lacunes. Je l'ai entendu dire, bien simplement, en conférence, qu'une fois connue, l'œuvre de la mystique Adrienne von Speyr éclipserait la sienne : ce dont je me suis toujours permis de douter, en dépit de la valeur indéniable de l'œuvre d'Adrienne. Pendant des années d'ailleurs, tous les jours, il se rendait chez Adrienne pour prendre ses dictées en notes sténographiées ; il devait, après sa mort, se faire l'éditeur de son œuvre : cela plus que tout peut-être permet de jauger l'humilité et la simplicité de l'homme.

Car, en dépit de son travail intellectuel incroyable, cet homme était avant tout un spirituel et un apôtre. Il avait conscience d'être investi d'une mission spirituelle. Il ne concevait pas la théologie comme une science sèche, un pur labeur de bibliothèque, de bureau ou d'école. Pour lui, elle exigeait bien sûr un travail intellectuel constant, une recherche minutieuse, une probité scientifique à toute épreuve, mais tout cela n'était que conditions préalables quoiqu'indispensables. Ce qui comptait par-dessus tout pour lui dans l'œuvre théologique, c'était la foi, l'écoute accueillante et adorante de la Parole de Dieu, et le service de l'Église. Pour lui, la théo-logie, avant d'être et pour être un discours *sur* Dieu, devait être d'abord un discours *de* Dieu. Un discours qui envahit tout l'être, auquel celui-ci doit se soumettre dans l'amour et qui impose « une particulière unité de vision et d'action, de foi et de témoignage, d'être et d'existence » (H. Vorgrimler).

Par le fait même, cette théologie devient le puissant moteur, non seulement d'une vie spirituelle authentique et intense, mais aussi d'une action pastorale qui, si elle sait accueillir les renseignements des sciences humaines, ne reçoit pas d'elles son impulsion fondamentale, mais ne la reçoit que de la Parole de Dieu conjuguée à l'action intérieure de l'Esprit. La Parole permet de ne pas confondre les motions authentiques de l'Esprit avec les émotions humaines toujours passionnées et souvent myopes, l'action de l'Esprit garantit une lecture de la Parole qui ne réduise pas celle-ci aux catégories partielles et partiales de la raison. Dans une telle théologie, il y a place pour la transcendance, il y a encore place pour Dieu perçu non pas tant comme objet de recherche humaine, mais comme sujet opérant au cœur de l'homme et y inaugurant ses propres pistes.

La théologie de Balthasar n'est pas d'abord une théologie universitaire. Non pas qu'elle n'en ait toutes les exigences et toute la valeur, mais elle ne s'y réduit pas, elle la dépasse. Il était loin d'être mal à l'aise en milieu universitaire, par exemple lorsqu'il eut à soumettre sa pensée au crible des questions et des objections d'une centaine d'universitaires au symposium organisé par l'Université Catholique de Washington

en 1977. Il ne se laissait inféoder par aucun système, aucune école. Il était un homme libre : les redevances que lui rapportaient ses nombreux ouvrages et leurs multiples traductions et peut-être aussi quelques biens de famille lui permettaient de n'être soumis à aucune coterie intellectuelle et astreint à aucune de ces charges universitaires qui entravent parfois la recherche. Il était libre pour penser et pour écrire. Il était libre aussi à l'égard des courants de pensée et d'action qui non seulement circulent dans le monde, mais qui existent dans l'Église et paralysent ou du moins neutralisent certaines énergies. Sa liberté, il ne l'a soumise, mais combien magnifiquement et sans faille, qu'à la Parole de Dieu et à son reflet, l'enseignement authentique de l'Église : il n'a pas cru à ce moment-là s'aliéner.

Les milieux faussement progressistes ne l'aimaient pas : force leur était cependant de le respecter à cause de sa stature intellectuelle et spirituelle. Il avait suscité, avec de Lubac et Bouyer, le mouvement **Communio** et la revue qui en était l'organe, non comme un virage à la droite intégriste à la manière de Mgr Lefebvre, mais comme un « retour au centre », c'est-à-dire à l'essentiel ou au cœur de la pensée et de la vie chrétiennes. Inspirateur, plus que beaucoup d'autres peut-être, du courant qui devait aboutir à Vatican II, il cherchait à continuer l'esprit du Concile, mais sans le dévier, en fidélité à ce qui est inaliénable dans la foi chrétienne et catholique et en ouverture intelligente aux valeurs, aux appels et aux détresses du monde contemporain.

Finalement, pour lui, l'amour était le dernier mot du mystère divin, trinitaire, et de l'être humain, il était « seul digne de foi ». Il voyait dans le mystère de la croix glorieuse la manifestation la plus haute et la plus parlante pour l'homme de l'amour trinitaire et la source purificatrice et génératrice de tout amour humain. Si on ne lui a pas reconnu de rôle rénovateur et très influent dans le domaine de la théologie qui se veut purement scientifique, encore qu'il en ait forcément joué un à cause de la puissance de sa pensée ; s'il n'a pas eu une grande influence sur une pastorale sociologisante et à assez courte vue, il a rappelé à une Église qui, après avoir dominé le monde, en a souvent peur et se met à sa remorque, que Dieu seul et son Christ constituent l'avenir de l'homme : tous les systèmes qui l'oublient — et ils sont nombreux à notre époque — sont voués tôt ou tard à l'échec. Balthasar s'est lui-même oublié, effacé, pour laisser la place à Dieu et au Christ : il sort grandi de ce chemin de croix et il peut entrer dans la gloire de Celui dont il n'a voulu être que le contemplateur et l'adorateur.

Jean-Guy PAGÉ